4e Année. — N° 197. Dimanche, 10 Octobre 1875.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume en faille et cachemire. — Dessus de pelote et écran. — Dentelle crochet et lacet. — Dentelle mignardise et crochet. — Entre-deux mignardise et crochet. — Coin de cravate. — Deux entre-deux. — Trois coiffures. — Col mousquetaire. — Couverture au crochet tunisien. — Dentelle sur tulle grec. — Dix confections et manteaux d'hiver. — Bébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Costume en faille et cachemire noirs. — Le jupon a trois volants plissés dans le bas qui vont grandissant à la traîne. La tunique de cachemire noir forme deux pointes sur les côtés et drape derrière; elle est ornée d'un biais de faille. Un sac en faille noire doublée de faille blanche, forme *ridicule*, est suspendu sur le côté par une cordelière qui noue lâche autour de la taille. Corsage-cuirasse en cachemire, garni d'un gros liséré de faille. Paletot Louis XV en cachemire, avec revers de faille noire tout le long du devant. Manches à coudes, garnies d'un double plissé de faille. (Voir le patron de ce paletot sur notre dernier supplément.) — Modèle de Mme Blanche-Duclos, 1, rue Laffitte.

2. Dessus de pelote ou écran à broder au point russe. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion. — Le dessin de cette pelote est fort heureux, surtout lorsque l'on se rend compte qu'il est destiné à être exécuté entièrement au point russe. Les marguerites, les bluets et les petites fleurettes sont bien distincts; il faut donc choisir ses soies de manière à reproduire un ensemble très-varié. Il est impossible de désigner à l'avance les couleurs à employer dans la broderie au point russe, le même dessin peut être interprété de cent manières différentes, toutes peuvent avoir leur cachet d'originalité; quelques personnes aiment les couleurs vives et bien tranchées, d'autres, au contraire, les préfèrent ternes et bien fondues. La broderie au point russe se fait en général sur cachemire, et celui-ci doit être doublé de calicot un peu ferme pour ne pas grigner.

1. COSTUME EN FAILLE ET CACHEMIRE.

3. Dentelle au crochet avec lacet Renaissance sur papier pelure ou sur percale lustrée, sur laquelle on trace les contours du dessin; on coud le lacet Renaissance en arrêtant avec l'aiguille les angles, qui doivent être très-accentués. On fait ensuite, au crochet, la chaînette du pied, et on lance des chaînettes ou mailles en l'air qui retiennent les petits anneaux festonnés formant motifs. Ces anneaux se font au crochet à cheval sur fils lancés fermés en rond, ou bien encore se trouvent dans le commerce, dans les maisons qui nous fournissent les ouvrages, en toutes grandeurs, au cent ou au mille.

4. Dentelle mignardise et crochet. — On se sert pour le pied de dentelle de mignardise; pour les dents, on emploie des trèfles tout préparés et que l'on trouve, comme les petits anneaux, au cent ou à la douzaine, dans toutes les maisons d'ouvrages.

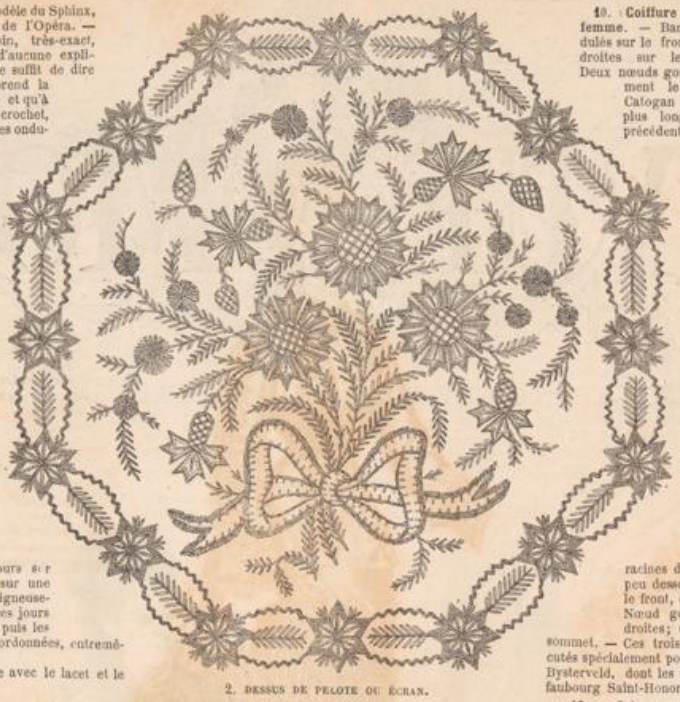
5. Entre-deux en mignardise et cro.

3. DENTELLE CROCHET ET LACET.

chet. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Notre dessin, très-exact, n'a besoin d'aucune explication. Il me suffit de dire que l'on prend la mignardise, et qu'à l'aide du crochet, qui en suit les ondulations et s'accroche dans les picots, on lui fait faire le vermicelle indiqué par le dessin.

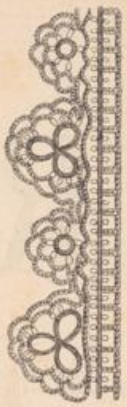
6. Coin de cravate en dentelle Renaissance. — On trace les contours sur moleskine ou sur papier fin posé sur une toile cirée. On coud les lacets bien soigneusement; on remplit les pleins avec des jours variés, suivant l'indication du dessin, puis les vides avec des barrettes vénitiennes cordonnées, entremêlées de roues.

La cravate dessinée sur moleskine avec le lacet et le fil coûte 2 fr. à Notre-Dame-de-Sion.



2. DESSUS DE PELOTE OU ÉCRAN.

10. Coiffure de jeune femme. — Bandeaux ondulés sur le front; racines droites sur les tempes. Deux nœuds gordiens forment le diadème. Catogan Louis XV, plus long que le précédent, avec une coque de chaque côté du catogan. Peigne à boucles de chaque côté.



4. DENTELLE MIGNARDISE ET CROCHET.

11. Coiffure de dîner, pour dame un peu forte. — Relever en racines droites sur les tempes, en crêpant un peu dessous pour donner plus d'ampleur. Sur le front, cheveux roulés sur un rouleau crêpé. Nœud gordien au-dessus. Catogan à racines droites; quelques coques et peigne sur le sommet. — Ces trois modèles de coiffures ont été exécutés spécialement pour la *Revue de la Mode*, par M. de Bysterveld, dont les salons viennent d'être transférés, 3, faubourg Saint-Honoré.

7-8. Entre-deux pour ameublements ou pour confections. — On peut se servir de ces dessins pour différents genres d'ouvrages.

Si on prenait de la toile Colbert, que l'on encadre les motifs d'un feston régulier, on remplira les intervalles de points de tulle; ou bien, pour diminuer ce travail, on appliquera la toile sur du tulle, et on la découpera ensuite. On peut également se servir de nansouk ou de batiste blanche ou écrue. Si on voulait se servir de ces motifs pour objets de laine, ou du moins pour confections d'hiver, on ferait les appliques en cachemire ou en grenadine de soie ou même de laine, et le fond serait en tulle.

5. ENTRE-DEUX MIGNARDISE ET CROCHET.

12. Col mousquetaire en vieille guipure Richelieu destiné à être porté sur des robes montantes, et remis en grande vogue par les femmes les plus élégantes. Ce col a été fait avec de vieilles dentelles, absolument hors de service, par Mme Marie André, 10, rue de la Paix, qui nous a également communiqué les deux modèles de jupons parus dans le précédent numéro.

7. ENTRE-DEUX.

8. ENTRE-DEUX.

6. COIN DE CRAVATE.

9. Coiffure d'intérieur, pour jeune personne, genre Louis XV. Les cheveux sont relevés en racines droites sur les tempes et relevés en coquille sur le front, en ayant soin de laisser quelques cheveux frisés pour donner plus de douceur à la physionomie. Catogan Louis XV et quelques coques à marteaux sur le sommet de la tête.

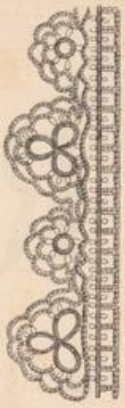
13. Couverture d'enfants au crochet tunisien. — Chacune des bandes se fait séparément, puis se rattache sur les côtés par un point de chaînette.

On monte 14 mailles.

Au rang de retour, on diminue au commencement d'une maille. Arrivé à la 7e maille, on crée 2 chaînettes; puis on diminue encore d'une maille au dernier point; au rang du retour, on revient maille dans maille jusqu'aux 2 chaînettes, dans lesquelles on recrée 2 nouvelles mailles qui remplacent les deux diminuées.

En répétant cela à tous les tours, on a toujours le même nombre de mailles.

De chaque côté de l'augmentation du milieu, on brode à l'aide de



. DENTELLE MIGNAR-
DISE ET CROCHET.

que côté du catogan.
acles de chaque côté.

re de diner, pour da-
forte. — Relever en
empes, en crêpant un
r plus d'ampleur. Sur
sur un rouleau crêpé.
us. Catogan à racines
es et peigne sur le
oiffures ont été exé-
la Mode, par M. de
d'être transférés, 3,

E-DEUX.

rochet tunisien. —
ent, puis se rattache
e.

commencement d'une
ée 2 chaînettes; puis
; au rang du retour,
ettes, dans lesquelles
eux diminuées.
rs le même nombre

on brode à l'aide de

1875 — Moine et Fallmayer imp. à Paris — N° 197

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou, 31.

Gants de la Parfumerie Simon, 31, rue du Quatre Septembre.

Pendan
dré de Ve
— Pour
ment lady
lez faire l
André,
Il semb
l'autre de
désolés.
Cependa
aux visite
qu'ils avai
— Vous
ont à vou
Cette o
une inutili
En ce m
l'oppositio
ment relat
Mariette
enfant cur
— Je vo
— Com
en adressa
— J'y v
Mariette
à côté d'el
Claude l
princesse e
— Puis
— Oui,
mais enfin
— Faut-
— Si ell
— Quan
nous partir
— Votre
lité qui ne
— Pourq
Vous avez
que vous p
Mariette
mère. Elle
braises.
— Quel
étrangères.
Elle saisi
tuosités de
mis autrefo
qui lui semb
sité native
princesse. I
corps aussi
l'état des es
Mariette
inventoriant
personnages
étrangères,
Le parfum
pour les di
de Mariette
ment pour
maculée par
nuit précéd
— Il faut
princesse a
Au lieu
grappe de
noirs et rich
— Fais p
princesse.
Mariette
chaque mal
— Venez
Il s'écoul
la porte s'
parées, app
jeune fille
pittoresque
labraise.
Elle ne se
gards fixés
Thérèse
se prêtant à
mieux sa co
le mal rong
enchantées
tenaient à n
— Voyon
tez-nous que
Aussitôt,
surprenante
trille si pro
mière stropi
avec des po
portement à

Pendant le déjeuner, les pifferari vinrent demander André de Versault.

— Pourquoi faites-vous venir ces gens? lui dit sévèrement lady Clark. Vous avez des goûts vulgaires. Vous voulez faire leur portrait, je pense?

André, au lieu de répondre, s'inclina en souriant.

Il sembla qu'une satisfaction électrique courût de l'un à l'autre des personnages que la nuit précédente avait vus si désolés.

Cependant le déjeuner était fini sans qu'André songeât aux visiteurs qui, fidèles à leur promesse, venaient dire ce qu'ils avaient appris.

— Vous n'allez pas savoir, dit Mariette, ce que ces gens ont à vous demander?

Cette observation, qui eût, en temps ordinaire, semblé une inutilité, parut la manifestation d'une haute sagesse.

En ce monde, heur et malheur ne sont, en vérité, que l'opposition d'un état à un autre, et l'un et l'autre absolument relatifs et facultatifs.

Mariette semblait réfléchir, et puis, avec la câlinerie d'un enfant curieux et gâté :

— Je voudrais voir ces étrangers! dit-elle.

— Comme il te plaira, mon enfant, répondit la princesse en adressant à Thérèse un signe qui échappa à Mariette.

— J'y vais aussi, dit Thérèse en se levant.

Mariette passa son bras sous celui de sa tante et marcha à côté d'elle.

Claude la contemplait dans une muette adoration, que la princesse comprit.

— Puis-je espérer? demanda-t-elle.

— Oui, madame. La raison renaît, bien faible encore; mais enfin elle se manifeste. Espérons.

— Faut-il essayer du séjour de Saint-Hubert?

— Si elle le désire, il faudra l'y conduire, dit Claude.

— Quand vous le jugerez opportun, répliqua la princesse, nous partirons.

— Votre absence me sera pénible, dit avec une sensibilité qui ne lui était point naturelle lady Clarck.

— Pourquoi ne viendriez-vous point avec nous, milady? Vous avez pris part à nos angoisses, il ne serait que juste que vous prissiez part à notre joie.

Mariette, entrant dans la salle à manger, interrompit sa mère. Elle tenait de chaque main les deux aînées des Calabraises.

— Quel joli costume! dit Mariette en montrant les deux étrangères.

Elle saisit le regard que les enfants jetaient sur les somptuosités de la table, et avec l'empressement qu'elle y eût mis autrefois, Mariette donna aux deux enfants tout ce qui lui sembla devoir les satisfaire. Ce retour à sa générosité native réjouissait Claude de Drontheim autant que la princesse. L'espérance qui vivifie, qui centuple les forces du corps aussi bien que celles de l'âme, changea absolument l'état des esprits.

Mariette cependant questionnait les Italiennes tout en inventoriant leur costume. Elle tournait le dos aux autres personnages groupés dans le salon, se tenant, elle et les étrangères, dans l'embrasure d'une porte-fenêtre.

Le parfum pénétrant des lilas blancs que Thérèse apporta pour les disposer dans les vases, frappant le nerf olfactif de Mariette, elle se retourna vivement, et assez brusquement pour déchirer tout un lé de sa longue robe blanche maculée par tous les hasards de sa course aventurière de la nuit précédente.

— Il faut aller changer de costume, mon enfant, dit la princesse avec quelque sévérité.

Au lieu de répondre, Mariette s'empara d'une longue grappe de lilas, qu'elle se mit à disposer dans les cheveux noirs et richement frisés de la plus âgée des Italiennes.

— Fais pour me plaire ce que je te demande, insista la princesse.

Mariette ne répondit pas davantage, mais, prenant de chaque main l'une de celles des étrangères :

— Venez! leur dit-elle en sortant du salon.

Il s'écoula un laps de temps assez long, au bout duquel la porte s'ouvrant, deux belles jeunes filles, élégamment parées, apparurent, précédant de quelques pas une autre jeune fille blonde et d'une merveilleuse beauté sous son pittoresque accoutrement. C'était Mariette costumée en Calabraise.

Elle ne se montrait nullement intimidée par tous les regards fixés sur elle.

Thérèse offrit aux étrangères des fauteuils, espérant qu'en se prêtant à la fantaisie nouvelle de sa nièce, elle capterait mieux sa confiance et qu'elle parviendrait ainsi à détruire le mal rongeur de son intelligence. Les petites Calabraises, enchantées de se voir si belles, se prenant au sérieux, se tenaient à merveille.

— Voyons, la belle enfant, dit Thérèse à Mariette, chantez-nous quelque air de votre pays.

Aussitôt, sans se faire prier, avec une sûreté d'intonation surprenante, Mariette chanta le *Brindisi* de *Lucrezia:* le trille si prolongé fut une prouesse de rossignol; la première strophe finie, elle dansa une mélique étourdissante, avec des poses et des grâces captivantes, en donnant l'emportement à son tambour de basque.

Quelle tarentule avait donc piqué la jeune fille? Elle reprit son chant, et puis, son chant fini, elle présenta à tous, pour recevoir l'offrande, son tambour solliciteur.

La voyant si gaie, si animée, lady Clarck pria Mariette de chanter encore.

— Vraiment, non, je ne saurais chanter davantage; merci à vous tous.

Et, sans songer aux Calabraises, elle allait se retirer, lorsqu'un valet de pied annonça :

— Le docteur T***.

Il ignorait que Mariette était retrouvée.

— Vous êtes encore plus charmante dans ce costume, lui dit-il, que dans tout autre. Si c'est pour faire faire votre portrait que vous vous êtes ainsi vêtue, je vous en félicite.

Claude entra en ce moment; Mariette rougit, et s'esquiva toute confuse.

Thérèse la suivit jusqu'à sa chambre.

Là elle vit Mariette agenouillée et pleurant.

Pourquoi pleurait-elle?

Pourquoi, en mars, les giboulées succèdent-elles à un soleil radieux?

Thérèse crut lire une douloureuse confusion dans les yeux de la jeune fille.

— Pourquoi pleures-tu ainsi, mignonne?

Les sanglots de Mariette l'empêchèrent de répondre.

— Dis-moi ce qui t'afflige?... je t'en prie!... aie confiance.

Et cachant son visage dans ses mains, Mariette se tut encore.

— Tu sais cependant toute ma tendresse! .. Je t'en supplie, dis-moi ta peine!

— Oh! quelle honte pèse sur moi! s'écria la désolée.

— De la honte! répliqua Thérèse, de la honte sur toi, pauvre chère sainte; et pourquoi cette honte?

— Si je vous disais qui je suis, vous me rejetteriez, et pourtant, vous, vous êtes bonne.

— Parle, parle, mignonne. Ouvre-moi ton cœur. Je t'en supplie, insista tendrement Thérèse.

— Hélas!... Bastienne était là gisante; la lune rendait la nuit claire... et je la voyais sur son lit, sous son suaire, terrible comme elle l'avait été pendant mon enfance.

Et s'interrompant :

— Où donc étais-je? demanda l'insensée à Thérèse.

— A Saint-Hubert, dit Thérèse pour la remettre dans la voie des confidences.

— Non, pas à Saint-Hubert; là, Jacques Gervais n'a pas volé. L'argent de Bastienne lui appartenait par droit d'héritage.

Prenant un air insidieux, baissant la voix, et s'approchant tout près de Thérèse, elle reprit :

— Le nom de Georges Bastien cachait celui de Jacques Gervais, eh bien! avec l'homme fatal, le marquis, je les ai vus fouiller le comptoir. Oh! quelle honte! Cette honte, elle me prend là, et depuis... je n'ai plus de cœur... Lui, savez-vous son nom?

— Qui, lui? demanda Thérèse.

— Lui, répéta Mariette dans un sourire angélique.

— Désigne mieux celui dont tu veux savoir le nom.

— Lui, qui m'a donné... le lilas blanc... et Fox.

— Claude? dit Thérèse.

— Claude! répéta Mariette toute surprise de ce nom.

Puis, au bout de quelques instants, elle reprit :

— Vous me disiez que votre frère avait nom Frédéric de Sarremont... pourquoi me dites-vous qu'il s'appelle Claude?

— Tu me reconnais donc, enfin! s'écria Thérèse.

— Je ne sais! dit avec une timide hésitation la pauvre insensée.

Elle semblait effrayée des demi-clartés qui se faisaient dans les ténèbres de son cerveau.

— Souviens-toi des conseils que tu me donnais, chère Sagesse, alors que je voulais quitter la princesse.

— Quelle princesse?

— Ta mère, Olga.

— Ma mère est morte. La honte l'a noyée!... Olga? Olga?... Ah! je l'ai revue le jour de la mort de Bastienne.

— Non, chère enfant, la princesse Olga est ta mère, et tu avais pour père ce frère que j'ai perdu.

— Ne le lui dites pas, car il me fuirait; mon père est Jacques Gervais, le galérien.

Et se mettant à rire d'un rire fou, aigre et inextinguible, elle ne s'arrêta que hors d'haleine.

Quand cet accès fut calmé :

— Veux-tu changer de vêtements? demanda Thérèse afin de distraire Mariette des sombres souvenirs du passé.

— Je n'ai point d'autres vêtements.

— Si, si, mignonne. Vois, tout cela t'appartient, dit Thérèse en ouvrant une armoire et un vestiaire combles de tout un trousseau.

— Tout ce que vous me montrez est trop somptueux pour la fille d'un forçat... Merci de moi! je ne suis pas folle.

— Tiens, prends cette robe bleue, dit Thérèse avec une insistance tentatrice, sachant que le bleu pâle serait du goût de la jeune fille.

Elle avait frappé juste.

Mariette consentit à quitter son costume d'emprunt. Thérèse la coiffa en laissant ses beaux cheveux d'or tomber en boucles folles sur le cou de neige de la jeune fille. Elle drapa et croisa sur son fin corsage un fichu de dentelle noire, noua autour de son cou une mince chaîne de turquoises groupées en myosotis et supportant un médaillon.

La toilette terminée, Thérèse entraîna Mariette devant une glace qui la reflétait de la tête aux pieds.

— Comment te trouves-tu? lui dit-elle.

— Oh! trop parée!

— Non, la fille de Frédéric de Sarremont doit être ainsi vêtue.

Mariette cependant avait ouvert curieusement le médaillon. Elle y trouva la reproduction de cette miniature qu'elle avait vue dans la chambre de son amie pendant la nuit où l'amitié des deux jeunes filles se cimenta.

— C'est le portrait de votre frère? demanda Mariette.

— Oui, et celui de Claude.

Mariette rougit, mais elle ne répondit pas.

Pourquoi rougit-elle? Son cœur avait-il déjà recouvré sa raison?... Peut-être!

Thérèse prit la main de sa nièce et l'entraîna au salon, où, transformée, redevenue elle-même, Mariette entra avec sa grâce modeste et sa désinvolture d'idéalité.

Elle salua et s'assit près des petites Italiennes, qu'elle regardait curieusement comme si elle ne les eût jamais vues auparavant.

Le jour baissait; on apporta les lampes, et le docteur T*** put alors juger pleinement du changement qui s'était fait chez sa malade.

— Êtes-vous allée au théâtre depuis que vous êtes à Paris? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Voulez-vous y venir ce soir?

— Je n'y puis aller seule

— Mais avec la princesse, avec moi, avec tous vos amis, enfin?

— Je veux bien, monsieur.

Les petites Italiennes regardaient avec une curiosité attristée cette belle jeune fille que chacun chérissait et à qui la raison faisait défaut. Ces petites étrangères, transformées en belles demoiselles par le caprice de Mariette, ayant le sentiment du bien-être, insouciantes du lendemain, savouraient l'heure présente.

Mariette se pencha vers elles.

— Aimez-vous le théâtre? demanda-t-elle à l'aînée.

— Je ne sais pas, signorina, dit avec une caressante mièvrerie la Calabraise.

— Eh bien, vous le saurez ce soir; nous irons ensemble.

Ni la princesse, ni Thérèse, pas même lady Clarck, ne trouvèrent schoking d'emmener en loges découvertes les petites Calabraises; la beauté porte avec elle une distinction. La pose, peut-être un peu trop sculpturale, des jeunes filles, n'avait rien de choquant avec leur beauté antique, qui rappelait celle des héroïnes du Latium.

Le plaisir promis à Mariette, au lieu de lui donner de l'entrain, de la surexcitation, la faisait réfléchir.

Pendant le dîner, elle mangea sans objection des mets qu'on lui servit et répondit avec justesse aux questions qu'on lui adressa.

Le docteur T*** était joyeux du bonheur amené par la guérison qu'il jugeait prochaine et complète. Le retour de Mariette chez Mme Durand, tout instinctif qu'il était, lui semblait d'un bon augure. Enfin l'espoir planait maintenant au-dessus de ce logis, où, depuis six longues semaines, régnait la désespérance.

— Vous serez des nôtres, n'est-ce pas, cher maître? demanda Claude au docteur T***.

— Assurément. Ce soir, je suis en vacances.

— Et vous, milady? demanda Thérèse.

— Si la Grâce m'y invite, oui.

Mariette, comme frappée par un courant galvanique, se leva et chercha autour d'elle... elle sembla réfléchir un instant, puis elle répliqua, en soulignant par un fin sourire :

— Ici, milady, la Grâce a cédé la place à la Sagesse.

Ces quelques paroles ravirent tous les assistants.

Claude de Drontheim dit tout bas quelques mots à Thérèse.

— C'est bien; allez et revenez nous trouver à l'Opéra. Vous avez les numéros des loges?

— Inutile. Croyez-vous donc que je ne vous reconnaîtrai point?

Le père des Italiennes cependant était venu les chercher; mais, persistant dans sa fantaisie, Mariette, à la grande joie des fillettes, les retint.

Le pifferaro, en s'en allant, fit à André un léger signe, et quelques minutes après la sortie de l'étranger, André quitta le docteur T***.

André rejoignit l'Italien dans le vestibule.

— En venant ici, signor, j'ai entendu un vaurien dire à deux autres de son espèce qu'ils trouveraient dans cette maison de quoi ne plus travailler jamais. Faites faire bonne garde.

— Merci. On veillera. Reconnaîtriez-vous ces gens?

— Si, signor. L'un est grand, richement habillé; l'autre est plus vieux, il a une blouse et une casquette, comme tous les ouvriers, et le troisième n'a pas vingt ans.

— Merci répéta André.

Le pifferaro partit.

Les voitures avancées, les invités de la princesse y montèrent et l'on se rendit à l'Opéra ; on jouait *Robert*.

Vers le milieu du premier acte, Claude entra dans la loge où les quatre jeunes filles, sans se nuire, formaient un groupe splendide, et pria Mariette, plus encore des yeux que de la voix, d'accepter le bouquet de lilas blanc, de myosotis et d'églantines qu'il lui présentait. Au ruban blanc, qui entourait la tige des fleurs, était attaché un éventail. Sur le vélin était reproduite la rencontre, sous l'*ami Jacques*, le chêne protecteur de la petite abandonnée, de Claude de Drontheim, de Mariette et du petit chien.

Confuse, heureuse et rougissante, Mariette ne put trouver mot à dire; mais deux perles liquides jaillies de ses yeux, affirmèrent que la raison s'éveillait.

Pendant la durée du spectacle, la tenue de la jeune fille fut parfaite. Mais si son tympan percevait les sons, le nerf auditif ne les transmettait point au cerveau. La musique de Meyerbeer, si savamment concordante avec l'action, laissa Mariette absolument insensible à ses beautés. Elle ne sortit de son indifférence qu'au cinquième acte, lorsque le chœur chanta cette superbe phrase :

Malheureux, malheureux ou coupable.

Mariette éprouva soudain un frisson violent. Claude, craignant pour elle une crise nerveuse, voulut l'arracher à son émotion.

— Convenez, lui dit-il, que toutes les magies de la mise en scène sont bien inférieures aux splendeurs d'un coucher de soleil dans les bois de Saint-Hubert, ou mieux encore dans l'Océan ?

— Oui, soupira Mariette : alors que la fauvette chante et que la brise bruit doucement dans le feuillage des trembles ou qu'elle se lamente dans les vieux sapins, où les corbeaux se querellent. Les harmonies des bois, des monts et des flots sont sublimes, et béni soit le jour où je pourrai les savourer.

— Quand vous le voudrez, repartit Claude.

Mariette, se penchant vers lui, lui dit bien bas, pour lui seul :

— Je ne suis pas libre. Je ne sais par qui, non plus que pourquoi, j'ai été vendue à... comment s'appelle-t-elle?

— La princesse Olga?

— Ah! elle s'appelle Olga?

— Oui... votre mère, affirma Claude.

— Ma mère! reprit Mariette avec un sourire navré et en secouant négativement la tête, ma mère!

Elle se tut, sans avoir vu le rideau tomber sur le majestueux tableau de l'intérieur de la cathédrale.

Claude enveloppa Mariette dans ses fourrures et l'installa dans le landeau, en prenant place en face d'elle. Pendant le trajet de la rue Le Peletier à l'avenue de l'Impératrice, dans leur dialecte natif, les deux petites Calabraises se racontaient leurs admiratives réflexions; Mariette leur répondait avec un surprenant à-propos. Claude de Drontheim envoyait mentalement à Dieu de ferventes actions de grâce, pour cette guérison qu'il voyait s'opérer graduellement.

Il faisait une nuit froide et brumeuse; une de ces nuits que les campagnards, riverains des bois, appellent « nuits de loups. »

On arriva à l'hôtel après avoir déposé milady chez elle. Elle avait dit à André de Versault :

— Mon neveu, donnez-moi votre bras, j'ai à vous parler.

André avait obtempéré à cet ordre.

(*A suivre.*) I. ALLIN.

LES FEMMES SOUS CHARLEMAGNE

La coupe des vêtements féminins, pendant le règne de Charlemagne, ne différa guère de ce qu'elle avait été du temps des derniers Mérovingiens : robe à corsage ajusté et muni d'une double ceinture, jupe à plis nombreux et à traîne, voile de gaze enveloppant le derrière de la tête et retombant sur les épaules, grand manteau s'agrafant par devant.

La richesse des étoffes et des ornements suivit une marche progressive, en raison de l'accroissement des fortunes, et, comme dans le costume masculin, les fourrures s'étalèrent à tout propos sur les robes et les manteaux des dames françaises.

Un poëte du temps donne dans ses vers quelques détails sur les costumes portés à la cour de Charlemagne. Nous recueillons ces détails, tout incomplets qu'ils soient, comme on recueille soigneusement les épaves d'un navire.

Voici d'abord le costume de l'impératrice Luitgarde :

Robe très-décolletée, en étoffe de lin d'une extrême finesse, de couleur pourpre; chlamyde brochée de fils d'or; au cou et sur les épaules des rivières de pierreries; bandelettes de pourpre serpentant dans les cheveux, et pour coiffure un diadème d'or fin.

Puis vient Rothrude, la fille aînée de l'empereur.

Rothrude enlace à ses pâles cheveux blonds des bandelettes de soie violette; elle rehausse sa chevelure par une couronne sur laquelle les pierreries et l'or se disputent la préséance; les pierreries étincellent pareillement sur l'agrafe de son riche manteau.

Ses sœurs la suivent :

Berthe d'abord.

Berthe a enfoui ses cheveux sous une résille en fils d'or; plus frileuse ou plus timide que Rothrude, elle cache la nudité de ses blanches épaules sous une *cyclas* d'hermine; sa robe et son manteau, tramés d'or, sont ensoleillés de topazes.

Puis Gisèle :

La robe que porte Gisèle est à rayures alternativement blanches et pourprées. Le mauve est la couleur qu'elle a adoptée pour son manteau.

Puis Rhodaïde, la Diane chasseresse de cette cour somptueuse.

Rhodaïde fait scintiller autour de son cou, sur sa poitrine et dans ses cheveux, des colliers de pierres de toutes couleurs. Elle porte un manteau de soie rattaché par une épingle d'or ayant pour tête une grosse perle.

Puis enfin, Théodrade, la plus jeune :

Sa robe est orange, et sa chlamyde, en soie de couleur hyacinthe, est bordée et agrémentée de fourrures de peaux de taupes; des colliers de perles blanches et des cothurnes en soie pourpre complètent sa toilette.

Ces costumes sont-ils historiquement vrais? Le poëte, transporté d'un saint délire, ne les a-t-il entrevus qu'à distance et à travers un cristal grossissant?

Nous ne saurions le dire, et nous nous contentons, faute de mieux, de translater en français les descriptions latines qu'il nous a léguées. BERTHA DE DORDRECHT.

L'OPINION D'UN ANGLAIS

SUR LA FEMME FRANÇAISE.

On sait qu'à l'étranger la légèreté et la frivolité des Français et même des Françaises sont passées depuis longtemps en axiome. Or, voici un Anglais, M. Marshall, qui, après avoir passé vingt-cinq ans en France, vient déclarer, avec preuves à l'appui, que dans les soins du ménage la Française est bien plus entendue, bien plus sérieuse, bien plus économe que la femme anglaise, et la *Gazette d'Augsbourg*, dans son compte rendu sur le livre de M. Marshall, *French home Life*, reconnaît qu'il serait fort à désirer qu'il fût traduit en allemand, parce que les femmes d'outre-Rhin, qui passent pour les meilleures ménagères, y apprendraient une quantité de choses des plus utiles pour elles.

« Le préjugé général, dit la feuille allemande, est que la cuisine française est l'art de donner du goût à des mets qui n'ont pas de consistance nutritive, que la toilette française n'est que fanfreluche. C'est tout ce qu'il y a de plus faux. Les mets qu'on prépare dans les familles françaises sont plus nourrissants, plus sains que ceux de la cuisine anglaise; la Française s'habille, non-seulement avec plus de goût, mais aussi à moins de frais, et d'une façon plus hygiénique que l'Anglaise.

« Or, dit M. Marshall, la toilette des femmes est devenue, dans ces dernières années, une des grandes questions du temps; elle n'est pas encore devenue un des problèmes sociaux dont s'occupent les gouvernements; mais elle a acquis une extrême importance. Les hommes ayant renoncé au luxe de la toilette, cherchent aujourd'hui à satisfaire leur vanité et leur goût pour le beau par la toilette exagérée de leurs femmes.

« Ce travers existe aussi en Angleterre; même les classes inférieures y sont atteintes d'une rage de toilette qui a produit les résultats les plus lamentables. Les Anglaises, n'ayant aucune notion de goût, cherchent à se guider sur les toilettes des grandes dames, ce qui les entraîne à de folles dépenses.

« Les Françaises, au contraire, qui ont toutes une aptitude spéciale pour les couleurs et les coupes des vêtements, ne prennent pas modèle sur les toilettes tapageuses, mais elles raisonnent elles-mêmes l'ensemble de leur toilette, et, en y mettant le temps et la réflexion, elles arrivent à s'habiller de façon à paraître charmantes sans trop dépasser les limites du budget du ménage.

« C'est là l'œuvre des combinaisons les plus savantes; mais, tandis que la femme anglaise gaspille l'argent pour s'attifer plus ou moins ridiculement, la Française finit par se constituer une garde-robe qui réunit toutes les qualités désirables de bon marché, de durée, de simplicité et d'élégance. »

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre

MENU DE 18 COUVERTS

DEUX POTAGES

Consommé aux croûtes gratinées.
Riz au coulis d'écrevisses.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Bouchées à la reine.

POISSON

Gros bar sauce crevettes.

RELEVÉ

Jambon rôti, litière d'épinards.

ENTRÉES

Fricassée de poulets à la française.
Lièvre en civet.

ROTS

Perdreaux et bécasses rôtis.
Pâté de foies gras.

ENTREMETS

Céleris au jus.
Choux-fleurs au gratin.
Crème aux avelines.
Plumpudding.

A propos de puddings, en voici un tout à fait de saison, traduit de l'anglais.

Hunting pudding (pudding de chasseur) — « Amalgamer ensemble les blancs et les jaunes de dix œufs frais, un demi-litre de crème, six cuillerées de farine, 500 grammes de graisse de bœuf crue, hachée menu, 500 grammes de raisins de Corinthe bien nettoyés et lavés, 500 grammes de raisins ordinaires sans pepins et hachés menu, 50 à 60 grammes de citron confit, même quantité de sucre en poudre, une orange et un citron hachés menu, un verre d'eau-de-vie et la moitié d'une muscade râpée. Lier le tout dans une serviette, le plonger dans de l'eau en ébullition et l'y laisser quatre heures en le maintenant constamment en cet état. »

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les ouvrages de Mmes de Milly ayant acquis une grande célébrité, nous annonçons à nos lectrices leur changement de domicile. Ces dames se sont installées rue Chaptal, 22, et sont tous les jours chez elles, de midi à deux heures et le jeudi toute la journée. Ne fût-ce que par simple curiosité, on doit aller voir ces tapisseries anciennes, ces broderies artistiques dont le dessin, l'application ou l'étoffe elle-même, sont le fruit de longues et patientes recherches. Les ouvrages les plus riches comme les plus simples, largement échantillonnés, sont toujours à la disposition des visiteuses.

Mmes de Milly, en outre, douées d'un goût exquis et de grandes relations dans le commerce, font la commission pour la province et l'étranger; — elles se chargent des achats de toute nature, depuis la corbeille de noces jusqu'à l'objet de la plus minime valeur. Leur écrire seulement rue Chaptal, 22.

Ceinture pour dame enceinte; nouveau système, Lemaître, bandagiste, 6, rue Béranger, Paris.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'enseignement est un sacerdoce.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.